

« Vous avez dit queer ? »

La question de l'identité et le féminisme

Françoise Picq

C'est cette scène, l'une des plus célèbres du cinéma français, qui me vient à l'esprit : « Vous avez dit bizarre ! — Moi, j'ai dit bizarre... bizarre ? Comme c'est étrange... Pourquoi aurais-je dit bizarre... bizarre... ? »¹

Le comique du film repose sur l'absurdité d'une fuite en avant dans des falsifications de plus en plus difficiles à couvrir. Il tourne autour du thème de l'identité et du double. L'évêque de Bedford (Louis Jouvet), faute de recevoir des explications convaincantes, en venait à soupçonner son cousin le professeur Molyneux, alias Félix Chapel (Michel Simon) d'avoir fait disparaître sa femme.

C'est un peu la même question que je me pose à propos de cette théorie à la mode : le queer². Cette insistance mise sur le brouillage des frontières, sur les exceptions à la bipolarité entre les sexes, la contestation radicale des identités de sexe ne risque-t-elle pas, en faisant disparaître « les femmes » comme groupe, d'enterrer le féminisme comme projet politique ?

Cette approche a pris une telle importance qu'elle est posée en point de départ, sinon en fondement, dans le manuel des études de genre de Laure Béréni et al³. Tout le reste : Genre, sexualité et vie conjugale ; Genre et socialisation ; Genre et travail ; Genre et politique... ne sera posé qu'à partir de ce présupposé d'une identité sexuée fabriquée par un rapport de

1. *Drôle de drame*, film de Marcel Carné, dialogue de Jacques Prévert (1937).
2. Queer : bizarre, louche, insulte désignant les homosexuels, revendiquée pour affirmer et rassembler tous les comportements différents de l'hétérosexualité normative : homosexuels, lesbiennes, transsexuels, travestis, bisexuels, etc. (*Dictionnaire critique du féminisme*, H.Hirata, F.Laborie, H. Le Doaré, D.Senotier, Paris, 2000, p. 197)
3. Laure Béréni, Sébastien Chauvin, Alexander Jaunait, Anne Revillard, *Introduction aux Gender Studies, Manuel des études sur le genre*, Bruxelles, 2008.



pouvoir. D'ailleurs le genre ne sera analysé qu'à « l'intersection d'autres rapports de pouvoirs ». Ce sont les rapports de pouvoir qui sont au cœur de la recherche. Ce qui est fort différent de la démarche qui fut celle du mouvement féministe de construire les femmes comme sujets, individuellement et collectivement, et la connaissance à partir du vécu des femmes.

Elsa Dorlin, pour sa part, invite à lire le développement des théories féministes comme une succession de déplacements conceptuels : du sexe au genre, du genre à la sexualité, puis de la sexualité à la praxis queer⁴. Elle semble considérer ces déplacements conceptuels comme une progression nécessaire de la pensée. Je me demande, pour ma part, si chacun de ces déplacements ne s'accompagne pas – aussi – d'une certaine réduction du projet féministe.

Ces deux livres, parmi bien d'autres, m'ont amenée à m'interroger, en tant que féministe, sur ces évolutions : des études féministes aux études de genre, et aux théories queer. C'est une réflexion encore très embryonnaire que je livre ici, et qui ne constitue pas une critique à l'égard de ces ouvrages, dont je ne fais pas une analyse. Je cherche seulement, en rappelant les étapes de la réflexion à souligner le caractère ambigu, sinon contradictoire, des déplacements. Je m'intéresse d'ailleurs moins à entrer dans le débat théorique qu'à en évaluer la logique politique.

Simone de Beauvoir et la construction sociale de « la femme »

Au commencement, incontestablement, il y a Simone de Beauvoir et sa mise en question de la nature féminine : « On ne naît pas femme, on le devient. Aucun

destin biologique, psychique, économique, ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. »

Elle refuse le fétichisme de « l'éternel féminin », mais ne nie pas qu'être femme est une singularité. C'est d'abord pour se définir qu'elle s'est lancée dans l'écriture du *Deuxième sexe* : « si je veux me définir, je suis obligée de déclarer : Je suis une femme » (tome I, p. 14).

Elle relativise les différences « génétiques, endocriniennes, anatomiques » entre « la femelle humaine et le mâle ». La femme n'est définie « ni par ses hormones ni par de mystérieux instincts, mais par la manière dont elle ressaisit, à travers les consciences étrangères, son corps et son rapport au monde ». « La femme est comme l'homme un être humain », et elle aspire à se réaliser comme sujet : « Tout sujet se pose concrètement à travers des projets comme une transcendance » (tome I, p. 34). Mais elle est clivée entre sa spiritualité qui aspire à l'évasion et son corps englué par les lois animales de la reproduction, tout ce en quoi « l'individualité de la femelle est combattue par l'intérêt de l'espèce » (tome I, p. 41). Si l'espèce pèse à ce point sur la femme, si la maternité contrecarre son projet et la maintient dans l'immanence, c'est beaucoup parce que celle-ci est subie. Le *birth control* et l'avortement légal lui permettraient de vivre sa maternité de façon toute différente. Mais il y a aussi tout un système de mythes et des modèles où elle est enfermée.

La féminité est « une construction culturelle et non une donnée naturelle ». Les données biologiques « ne suffisent pas à définir une hiérarchie des sexes ; elles n'expliquent pas pourquoi la femme est l'Autre ; elles ne la condamnent pas à conserver à jamais ce rôle de subor-

4. Elsa Dorlin, *Sexe, genre et sexualités*, Paris, 2008.

donné» (tome 1, p. 71). C'est parce que les hommes sont détenteurs de l'universel qu'ils définissent les femmes comme «Autre». La femme, elle, se détermine et se différencie par rapport à lui: «Il est le Sujet, il est l'Absolu: elle est l'Autre» (tome 1, p. 16). Mais Simone de Beauvoir ne propose pas d'autre voie «vers la libération» que d'échapper individuellement à la condition féminine, pour construire sa liberté sur le modèle masculin, qui est celui de l'universel; il lui faut «s'identifier à eux» pour s'émanciper.

Dans notre boîte à outil féministe des années 1960 et 1970, il y avait aussi Margaret Mead qui montrait que si toutes les sociétés partageaient l'univers des traits de caractères en deux, pour les attribuer aux deux sexes, les représentations du masculin et du féminin n'étaient pas les mêmes selon les sociétés. Certaines attitudes traditionnellement associées aux tempéraments masculin et féminin étaient réparties de façons toutes différentes dans d'autres sociétés. Ce qui montrait qu'elles étaient «de toute évidence [le] résultat d'un conditionnement social»⁵.

Les années 1970: la question de l'identité dans le mouvement féministe.

Le mouvement féministe des années 1970 a largement puisé chez Simone de Beauvoir sa conscience d'être le Deuxième Sexe. Mais du mouvement de Mai 68 il avait appris à penser la révolte en termes de mouvement social et de lutte collective. Et cela changeait les perspectives. Il n'était plus nécessaire d'échapper individuellement à un destin de femmes et de «s'identifier à eux» pour s'émanciper. On pouvait se reconnaître femme parmi les femmes, et chercher ensemble à définir une nouvelle identité. «Les femmes ont toujours été définies par les hommes,

relativement à eux», avait dit Simone de Beauvoir. En se retrouvant entre elles, les femmes cherchaient leur identité en dehors des définitions imposées de l'extérieur, en dehors des rôles sociaux assignés, en dehors du regard des hommes et des rapports avec eux. Elles se cherchaient à partir d'elles-mêmes, de leur vécu, et osaient proclamer que seule la subjectivité était source de connaissance. Que «le personnel est aussi politique»!

Comme Simone de Beauvoir, elles refusaient d'être définies par une soi-disant «nature» et proclamaient leur appartenance au genre humain. Mais elles insistaient sur leur visibilité en tant que femmes. Comme dans ce slogan premier «un homme sur deux est une femme» (banderole à l'Arc de triomphe, le 26 août 1970) ou dans cet autre, plus tardif: «Je suis une femme, pourquoi pas vous?» On se découvrait femme, et cela n'avait plus rien de dévalorisant. On avait au contraire le sentiment d'être dans le sens de l'histoire, de la subversion, de la créativité. On forgeait un destin exaltant où la recherche de l'identité de chacune coïncidait avec le combat commun pour changer la vie.

C'est ce que Carol Hanisch appelle la «tendance pro-femme»: les femmes sont des gens très bien, les mauvaises choses qu'on leur attribue sont des mythes ou bien encore des choses dont nous aimerions faire bénéficier la nouvelle société aussi bien que les hommes»⁶. La réhabilitation des femmes rompait avec la théorie de l'avant-garde pour s'ouvrir vers l'ensemble des femmes. Le MLF, disait-on, c'est toutes les femmes.

5. Margaret Mead, *Mœurs et sexualité en Océanie*, Paris, 1963.

6. Carole Hanisch, «Éveil de la conscience féministe. Le personnel est aussi politique», *Partisans* 61-64, 1970, *Libération des femmes, année zéro*.

S'affirmer « femme » dans les années 1970, c'était forcément prendre en compte la spécificité. Car l'exigence féministe ne portait plus, comme lors du premier mouvement féministe, sur l'accès aux droits communs, mais bien sûr des droits spécifiques. Ceux qui justement permettraient aux femmes de ne pas être définies par cette différence et assignées à des rôles sociaux extrapolés de celle-ci, mais d'exister comme individu-e-s. La « libre disposition de son corps » était l'exigence première pour conquérir l'autonomie de destin. Ce que Geneviève Fraisse et Yvonne Kniebielher ont désigné comme l'*Habeas corpus* des femmes. Refuser d'être définie par son ventre, c'était affirmer qu'on peut être femme sans être mère, que la maternité n'est ni un instinct, ni un destin, ni une spécificité définissant les femmes; c'est un choix existentiel, une liberté de l'être humain. Cela passait par la liberté de la procréation, pas sur la négation de cette spécificité.

Le mouvement des femmes, dans sa quête d'identité, oscillait entre deux refus. D'un côté il refusait les rôles imposés et les conditionnements sociaux; il contestait des institutions de la vie privée. Il refusait l'image traditionnelle de la « féminité », d'une « nature » fabriquée par la société patriarcale pour justifier l'asservissement. De l'autre côté il refusait de s'identifier aux hommes. Il refusait de concevoir le modèle masculin comme la seule représentation de l'humain. Féminité et masculinité étaient perçues comme les deux faces d'un même enfermement dont il fallait sortir en inventant autre chose.

C'est l'utopie créatrice du féminisme: la contestation globale du patriarcat qui à la fois conditionne les femmes et

dévalorise le féminin; la contestation de la dichotomie, de l'assignation de genre afin que chacune/chacun puisse se définir. L'abolition du patriarcat c'était aussi la fin de la division sociale des rôles.

Cette tension entre universalisme et particularisme a fait la richesse du Mouvement de libération des femmes. Deux façons d'appréhender la différence des sexes coexistaient, se complétaient, se faisaient contrepoids. Mais après le temps de la découverte, des combats communs et des premières victoires, les conflits l'ont emporté. Le Mouvement s'est figé en tendances et la contradiction inhérente à la lutte des femmes l'a scindé: dénonciation des rôles et du conditionnement social ou recherche et valorisation de la spécificité.

La violence de la scission, en France plus particulièrement, a conduit à l'éclatement entre deux voies avec chacune ses impasses: naturalisme/essentialisme d'un côté, aboutissant à la négation des rapports sociaux; constructivisme de l'autre, déniait toute base naturelle à la division des sexes; et du coup toute prise en compte de l'identité de genre.

La réhabilitation du féminin s'est muée en haine du féminisme, accusé de faire disparaître les femmes dans le modèle masculin. Elle est devenue glorification de la spécificité: la différence des sexes était le graal à atteindre. Hors de l'histoire et des rapports sociaux, la différence ne pouvait que revenir à la définition traditionnelle des femmes par la maternité. Les témoignages des adeptes de Psychanalyse et Politique sont édifiants: la maternité est la grande affaire de leur vie; c'est là que révèle la gén(i)alité des femmes⁷. Définies encore par la procréation, les femmes y trouveraient désormais force et jouissance, comme si les rapports de domination avaient disparu: « De tout temps ce qui fait la force, la jouissance des femmes: produire de la vie »⁸.

7. *Génération MLE*, Paris, 2008.

8. Banderole du groupe Psychanalyse et politique, manifestation du 6 octobre 1979.

D'autres cherchaient au contraire une définition des femmes comme groupe, qui évite toute référence à la maternité. Comme celle qu'avait proposée Christine Delphy. Sur le modèle marxiste, celle-ci avait analysé les femmes comme un groupe fondé sur le rapport social d'exploitation économique du mode de production domestique⁹. Cette théorie permettait de fonder la solidarité des femmes sur des bases matérielles et de refuser la subordination de la lutte des femmes à la lutte des classes. L'autonomie du mode de production patriarcal justifiait l'autonomie du mouvement des femmes.

C'est cette même conception des femmes comme groupe social, fondé sur leur commune situation sociale, qu'exprime le Collectif de Questions Féministes dans les « Variations sur des thèmes communs » qui tiennent lieu d'éditorial¹⁰. Les sexes ne sont pas de simples catégories bio-sociales, mais des classes (au sens marxien), constituées par et dans le rapport de pouvoir des hommes sur les femmes. La « rupture avec l'idéologie naturaliste » étant posé en préalable de toute lutte féministe, l'analyse contourne la question de la différence biologique et des constructions sociales autour d'elle. Comme si toute affirmation de spécificité risquait de ressusciter le spectre de la complémentarité, le patriarcat est vu comme un système de subordination des femmes ayant une base économique plus que comme un moyen d'appropriation des enfants par les pères.

C'est toute une dimension du patriarcat et du défi féministe à son égard qui se trouve ainsi mise de côté; quand tant de mythes d'origine, tant de discours anthropologiques, tant de lois patriarcales traitent de cette question majeure de l'appropriation des enfants par les pères; quand tant d'institutions du patriarcat (filiation paternelle, mariage monogamique) concourent à cet objectif. L'un

des enjeux majeurs du féminisme n'est-il pas la réappropriation par les femmes de leur capacité reproductive? Réappropriation qui fut un objectif primordial et un des principaux acquis du mouvement des années soixante-dix.

Une nouvelle étape est franchie lors du conflit qui a mené à l'éclatement du collectif de la revue *Questions féministes*. Monique Wittig proclame une rupture au sein du groupe (de la classe) des femmes. Le lesbianisme, dit-elle, est « au-delà des catégories de sexe, car le sujet désigné n'est pas une femme, ni économiquement, ni politiquement, ni idéologiquement. Car en effet, ce qui fait une femme, c'est la relation sociale, particulière à un homme... à laquelle les lesbiennes échappent en refusant d'être hétérosexuelles. Nous sommes transfuges à notre classe¹¹. » Une nouvelle stratégie radicale pose le séparatisme lesbien en projet de libération: considérer la classe des hommes « totalement comme la classe ennemie » et échapper à la « contrainte à l'hétérosexualité ». L'hétérosexualité étant mais le système qui définit « les femmes » par une relation de dépendance aux hommes. Renvoyant « les femmes » à une aliénation dont elles ne sauraient sortir, les lesbiennes se posent en avant-garde, supérieures aux autres de par leur rupture personnelle totale avec la classe ennemie; comme si l'oppression sociale se résumait à la relation individuelle avec un homme.

L'utopie du MLF s'est défaite en options contradictoires, comme s'il fallait choisir entre « être une femme » et « être un être humain ». Comme si on ne pouvait plus dire « Un homme sur deux est une femme ». De la mise en question du

9. Christine Dupont/Delphy, « l'ennemi principal », *Partisans* 61-64. 1970.

10 « Variations sur des thèmes communs », *Questions féministes* n° 1, novembre 1977.

11 Monique Wittig, « On ne naît pas femme », *Questions féministes* n° 8, 1980.

conditionnement qui amène à « devenir femme », on était passé à une définition des femmes comme groupe social constitué par un système d'exploitation économique, puis à un schéma marxiste-léniniste qui ne voyait plus que des « classes de sexe » appelées à disparaître dans un projet révolutionnaire¹².

Années 1980: du sexe au genre.

Un nouveau concept du féminisme américain triomphe dans les années quatre-vingt, distinguant le sexe biologique du genre socialement construit: *gender*.

En fait la distinction a été introduite dès 1972 par Anne Oakley, qui distingue le « sexe » biologique (différence des organes génitaux et différences corrélatives entre fonctions procréatives) du « genre », distinction culturelle entre les rôles sociaux, les attributs psychologiques et les identités des hommes et des femmes. Celui-ci, étant contingent, peut être modifié par l'action politique.

Pour Joan Wallach Scott, le genre est une « catégorie utile » pour dé-naturaliser les inégalités entre les sexes et comprendre la construction sociale des rôles « masculins » et « féminins ». La distinction sexe-genre est ainsi devenue une clef pour prendre en compte la situation des femmes.

Comme l'explique Nicole-Claude Mathieu¹³, l'humanité ayant une reproduction sexuée, elle a deux sexes anatomo-physiologiques, qui ont pour fonction sa perpétuation physique. Mais les sociétés humaines surdéterminent la différenciation biologique en assignant aux deux sexes des fonctions différentes

(divisées, séparées et généralement hiérarchisées) dans le corps social en son entier. Ainsi l'extension à la quasi-totalité de l'expérience humaine de ce qui n'est qu'une différenciation fonctionnelle dans un domaine, amène la majorité des êtres humains à penser en termes de différence des sexes, comme division ontologique irréductible, où sexe et genre coïncident, chaque sexe-genre étant exclusif de l'autre. Les sociétés instaurent concrètement une différence des sexes et leur « complémentarité », très généralement hiérarchique. Le genre traduit le sexe (d'où pour les transsexuels la nécessité de changer de sexe pour être conforme avec le genre ressenti: celui du sexe).

Dans la littérature anglo-saxonne, le terme *gender* s'est substitué à tout autre. Souvent sans même que l'analyse préalable y soit incluse. Le terme *sex*, faisant référence à la sexualité est remplacé par celui plus respectable de *gender*. En français, le besoin s'en faisait moins sentir. Parce que la « différence des sexes » est en français une notion plus large, et qu'il était acquis qu'elle comportait une grande part de construction sociale. Parce que le terme « genre » était utilisé pour d'autres catégories littéraires. Mais aussi en raison de résistances fortes à toute approche féministe.

Il a fini par l'emporter, notamment en raison de l'influence de l'Europe sur les politiques nationales en matière d'égalité et en matière de recherche. Mais a suivi deux évolutions différentes. L'une réformiste, l'autre radicale.

Dans une dynamique d'institutionnalisation, que ce soit dans le monde politico-administratif ou dans le monde académique, le terme « genre » est préféré. Il confère une certaine légitimité à ce qu'on désignait jusqu'ici par « études féministes ». Il évite la référence à l'histoire militante d'origine, et occulte le positionnement engagé. Surtout, il fait

12. Voir mon analyse critique de cette dérive: F. Picq, « Féminisme, matérialisme, radicalisme », *La Revue d'en face* n° 13, hiver 83.

13. Nicole-Claude Mathieu, « Sexe-Genre », *Dictionnaire critique du féminisme. op. cit.*

référence aux deux sexes et aux relations entre eux, rétablissant la mixité que le mouvement féministe avait rompue. Il est donc plus acceptable pour le féminisme institutionnel, qui prolonge les analyses féministes et les transforme en politiques publiques. Pour construire l'égalité entre les femmes et les hommes, celui-ci conserve l'essentiel de la rupture épistémologique beauvoirienne. Il s'appuie sur le constat des inégalités entre les femmes et les hommes et sur le postulat qu'elles sont socialement produites et peuvent être combattues. Il vise à rétablir l'égalité en s'attaquant aux discriminations, sans prétendre subvertir le système social.

Pour les féministes radicales, la distinction sexe/genre pose un tout autre problème. En distinguant le « genre » (sexe social) du sexe biologique, on renforce l'idée que celui-ci (et la division mâle/femelle) est une réalité naturelle. C'est ce que Christine Delphy remet en question en affirmant que le sexe aussi est un construit social. Le genre est le principe d'organisation des normes différentes et des droits inégaux. C'est lui qui « crée le sexe anatomique, dans le sens que cette partition hiérarchique de l'humanité en deux transforme en distinction pertinente pour la pratique sociale une différence anatomique en elle-même dépourvue d'implications sociales »¹⁴. Le genre précède le sexe. Il est la résultante du processus par lequel un ensemble de données continues et hétérogènes sont unifiées et réduites à une seule, elle-même transformée en réalité binaire, et hiérarchisée.

Les années 1990 : Pensée post-moderne et trouble dans le genre

Judith Butler publie en 1990 *Gender Trouble*¹⁵. Pour elle, sexe et genre sont tous deux des constructions fictives. Le genre « désigne précisément l'appareil de production et d'institution des sexes eux-mêmes ». Elle y ajoute le concept de « performance/performativité du genre ». Les corps n'ont pas de sexe essentiel prédonné; mais ils sont rendus intelligibles par la médiation du genre et deviennent « sexués » par la mise en scène (performance) continue du genre »¹⁶. C'est la performance qui produit rétroactivement l'illusion d'un noyau interne lié au genre, autrement dit l'illusion d'une essence ou d'une disposition masculine ou féminine.

La même année, Thomas Laqueur publie *Making sex: Body and Gender from the Greeks to Freud*¹⁷, où il montre que le sexe, et pas seulement le genre ont une histoire, le modèle à deux sexes ayant été inventé au XVIII^e siècle par les savants des Lumières. Il ébranle ainsi un présupposé majeur, celui d'une base naturelle et biologique des sexes.

Judith Butler entreprend un processus de dissolution du genre en mettant l'accent sur les cas d'intersexualité et sur le transsexualisme. Les individus intersexes s'en voient imposer un à la naissance. C'est l'intervention qui crée le binarisme masculin-féminin. C'est l'imposition

14. Christine Delphy, « Penser le genre : quels problèmes ? », in M-C Hurtig et al (eds) *Sexe et genre*, Paris CNRS 1991.
15. Judith Butler, *Trouble dans le genre : le féminisme et la subversion de l'identité*; traduit de l'anglais par Cynthia Kraus; Paris, 2005.
16. Stevi Jackson, « Théoriser le genre : l'héritage de Beauvoir », in Christine Delphy et Sylvie Chaperon, *Cinquantenaire du Deuxième sexe*, Paris, 2002, p. 195-203.
17. Thomas Laqueur, *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*, Paris, 1992.

d'une norme sociale qui fixe les identités en deux catégories exclusives. Et du même coup le modèle de l'hétérosexualité et de la sexualité reproductive; et la marginalisation de l'homosexualité. Quand l'identité «trans» assume l'ambiguïté identitaire fondamentale en refusant la pathologisation et la médicalisation, qui étaient indissociables du modèle transsexuel, elle met en question le système de bi-catégorisation et débouche sur une interrogation anti-essentialiste, conduisant au modèle transgenre,

La praxis Queer s'attache à la subversion des identités sexuelles. Reprochant aux précédents mouvements féministes, lesbiens et gays de s'être centrés sur les questions d'identités collectives constituées, les queer estiment les catégories d'opposition binaires (hommes/femmes, homos/hétéro) dépassées, voire essentialistes. Si le genre est performatif, il n'y a aucune raison de distinguer l'être et la performance, le genre est essentiellement autodéterminé; et chaque individu peut jouer à sa guise.

Les revendications des transsexuels ont finalement été entendues par les politiques et inscrites à l'agenda des législateurs. Le Parlement européen a invité les États-membres à agir contre la discrimination dont sont victimes les transsexuels, au nom de la «dignité de l'homme et de la protection de la personnalité humaine» pour «le droit de mener une existence conforme à son identité sexuelle» (Résolution du Parlement européen: 12 septembre 1989). Et la France a récemment suivi cette indication. Mais plutôt qu'aider les minorités sexuelles à trouver leur place dans la société, le mouvement queer cherche à constituer les identités

minoritaires en sites de critique et de déconstruction politiques des normes majoritaires.

Les aspects symboliques, discursifs et parodiques sont privilégiés au détriment de la réalité matérielle et historique des oppressions subies par les femmes. Comme le séparatisme lesbien des années 1980, le queer est un nouvel avant-gardisme qui rompt toute solidarité politique avec les «femmes» comme groupe dominé. Il ne fait aucune place aux femmes réelles, vivant dans un monde mixte, ni à la lutte contre la domination masculine.

D'autant que le «trouble dans le genre» est aussi un trouble dans le sujet, résultant de la théorie postmoderne.

Où va le féminisme?

Le féminisme aujourd'hui apparaît singulièrement clivé entre des groupes militants inscrits dans le mouvement social, qui dénoncent les inégalités persistantes dans la vie professionnelle, dans la vie politique, dans le partage des tâches ménagères, les violences envers les femmes... et une réflexion théorique sophistiquée et de plus en plus coupée des réalités vécues par les femmes. Ce *radicalism in theory* séduit les jeunes chercheuses qui cherchent à transgresser le genre¹⁸, à déconstruire le sujet «les femmes», en niant sa pertinence politique et épistémologique du fait de son entrecroisement avec d'autres rapports de domination et de la fragmentation des subjectivités et des solidarités qui se définissent sur un référent identitaire.

La préférence pour la radicalité s'exprime aussi sur le plan militant. Contestant ce qui serait un féminisme occidental, dominant, intégré, «mainstream», un courant privilégie les positions dissidentes sur les grands problèmes du moment: prostitution, voile

18 «Transgresser le genre: enjeux et reconfigurations», journée d'études d'EFiGiES, 20 janvier 2010.

islamique, laïcité. Sous prétexte de respect de la différence dans un contexte de diversité culturelle, il accepte les atteintes à la dignité des femmes et se désolidarise des femmes qui refusent les traditions. En quête de « nouvelles subjectivités décoloniales et de nouvelles pratiques de résistance¹⁹ », il tente les alliances les plus improbables.

Cette évolution est-elle vraiment un progrès ?

Le féminisme des années 1970 s'était fondé sur le projet de se faire soi-même l'objet de sa propre lutte ; de partir de soi, de son vécu. Dans sa quête d'identité personnelle et collective, il donnait une dimension politique au personnel. Les études féministes ont prolongé cette interrogation par une connaissance plus rigoureuse, notamment des institutions et des modalités par lesquels on « devient femme ». Pour rompre avec le naturalisme et la spécificité, le féminisme matérialiste a laissé de côté la question de la mater-

nité. Avec le genre et le queer on a vu le sujet s'effacer au profit du rapport de pouvoir.

Pour ma part, je préfère, comme Karen Offen, considérer que le « féminisme est le projet politique qui s'attaque à la domination masculine et à la subordination féminine ». Que son objectif est de s'attaquer au « noyau socio-politique des sociétés humaines – les relations entre les sexes ». Contrairement à « certaines universitaires d'aujourd'hui » qu'elle qualifie de « théoriciennes postféministes postmodernistes, qui revendiquent le terme de 'féministe' pour désigner un point de vue hypercritique transcendant à la fois le sexe et le genre », elle insiste sur le fait que « sans les catégories « femme » et « homme » liées l'une à l'autre, il n'y a plus à proprement parler de projet féministe. La relation homme/femme est le sujet et l'objet du projet féministe historique.

Françoise Picq

13

Réfractons

19 Paola Bacchetta, « Co-Formation : des spatialités de résistance décoloniales chez les lesbiennes 'of color' en France », *Genre, sexualité et société* [en ligne] n° 1.

20 Karen Offen, « « Flux et éruptions » : réflexions sur l'écriture d'une histoire comparée des féminismes européens, 1700-1950 », in Anne Cova (dir), *Histoire comparée des femmes*, Paris, 2009, p. 64